

ses épaules un bâti en briques de la même forme que le lit de camp chinois. Si une personne meurt dans une chambre avant qu'on ait eu le temps de l'en sortir, le lit est détruit et l'appartement transformé de fond en comble,—l'hygiène n'y est pour rien—afin qu'il puisse, sans danger, être occupé par quelque membre de la famille. Ces idées superstitieuses sont assez fréquemment la cause d'infanticides non intentionnels, beaucoup d'enfants malades mourant faute de soins.

Si on fait mourir le malade hors de la chambre, on prend, en revanche, la précaution de l'habiller de ses plus beaux habits, ceux-ci devant servir d'enveloppe à son âme, dans l'autre monde. Cependant, on ne met pas des vêtements quelconques : les fourrures, le drap, la flanelle, la plume du chapeau sont proscrits, sous peine de voir le défunt renaître sous la forme d'un animal. Dès que la mort est survenue, on glisse sous la tête du décédé un coussin sur lequel est rapportée une pièce d'étoffe blanche représentant un *coq*. C'est là un fétiche qui doit lui assurer le bonheur dans l'autre monde. Pourquoi le *coq* agit-il comme porte-veine ? Les deux mots *coq* et *bonheur* se prononcent, en chinois, de la même façon. Les Célestes jouent sur les mots et un mauvais calembour leur donne non seulement satisfaction, mais pleine confiance pour le bonheur futur du défunt.

La famille se rend ensuite à la pagode la plus proche, pour chercher l'âme du décédé. On essaye de fixer contre le mur, par simple application, une sapèque ou un petit morceau de papier. L'adhérence peut se produire parfois, grâce à quelques toiles d'araignées, un peu de crasse qui se trouve sur la muraille : elle indique le siège de l'âme du défunt. Si l'adhérence ne se fait pas, on conclut que l'âme n'est pas encore venue à la pagode.

On peut voir quelquefois sur un cercueil circulant à dos d'homme, à travers la campagne, ou stationnant sur les quais de Tien-Tsin, attendant le départ d'une jonque qui le portera vers le Sud, un *coq* blanc, attaché par les pattes. Le *coq* est destiné à assurer le bonheur du mort pendant tout le voyage qu'il devra effectuer pour regagner le cimetière de famille.

J'ai parlé, au début de ce travail, du rôle des astrologues, en matière d'enterrement, au sujet du *fong-choué*. Ces mêmes astrologues, au moyen des huit caractères (*pat'zeul*) du mort, de ceux de son fils

ainé, de son petit fils, quelquefois de ceux de son deuxième, de son troisième fils, déterminent le moment de la mise en bière, celui où le cercueil sera cloué, où on commencera à creuser la tombe, l'heure du départ pour le cimetière, celle de l'inhumation. Ce sont ces mêmes charlatans qui fixent encore le jour du premier sacrifice, des cultes et offrandes à faire sur la tombe.

Les Chinois croient que les esprits des morts entrés sans cercueils deviennent des esprits malfaisants, capables de venir contrecarrer le succès de leurs entreprises. Peut-être les *Sociétés du Cercueil* instituées dans beaucoup d'endroits, pour assurer un dernier costume aux indigents décédés, procèdent-elles moins d'un sentiment généreux que d'une idée superstitieuse. Cette bienveillante attention ne peut manquer de bien disposer l'esprit du défunt en faveur de ceux qui ont contribué à offrir un cercueil à son corps.

.

La vie quotidienne du Chinois est tissée de superstitions. Un *coq* chante sur votre toit : c'est là une chose d'un bien fâcheux augure. Votre maison sûrement, prendra feu dans le courant de l'année, mais vous pouvez conjurer le mauvais sort en tuant, d'un coup de fusil, le volatile.

Si un chien à queue blanche entre dans une habitation, il est à craindre que quelqu'un de ses habitants ne meure dans l'année.

Une femme ne peut s'approcher d'un puits qu'on commence à creuser. Pourquoi ? On n'en sait rien. Dans tous les cas, dès que le premier coup de pioche est donné, un drapeau rouge est fixé au bout d'un bâton, qui signifie, pour le sexe faible : "Passez au large !"

Les puits sont à fleur de terre et l'orifice en est, généralement, fermé par une pierre ronde. Certains d'entre eux sont considérés comme funestes aux personnes qui tenteraient de les ouvrir. Dans la cour du ministère des finances à Pékin, se trouve un puits de ce genre. "Celui qui découvre ce puits meurt dans l'année," dit-on de lui. Il y a deux ans, le feu prit au ministère. Il eût été naturel qu'on se servit de l'eau qu'on avait sous la main, au lieu de faire une chaîne de 700 à 800 mètres. Mais pas un pompier n'eut assez de cœur au ventre pour oser toucher à la fermeture du puits.

Les Chinois mangent tous les mets dans la même assiette. La cause en réside dans cette boutade, devenue acte de foi : "Changez les assiettes et la maîtresse de la maison mourra."

Il est très difficile, même avec un parapluie, de faire sortir les Célestes par temps d'averse. A leurs yeux, l'ondée représente l'accouplement entre le *yang* et le *yn*, le principe mâle et le principe femelle, la copulation du Ciel et de la Terre, et ils considèrent comme inconvenant d'être les témoins de cet acte.

De même, les Chinois ne montrent jamais un arc-en-ciel du doigt. Une telle audace doit être punie, dans l'année, par la gangrène du doigt. L'arc-en-ciel représente, à leurs yeux, le principe mâle, le Ciel, dans son accouplement avec le principe femelle, la Terre.

L'horreur que les Chinois ont et avaient surtout pour la photographie procédait d'idées tout à fait superstitieuses sur lesquelles je n'ai pu être fixé exactement. Mais la grande majorité croit encore que les produits dont nous nous servons sont faits avec des viscères humains, les yeux plus particulièrement. Cette croyance des masses peut parfois être habilement exploitée par la classe dirigeante, au détriment des étrangers. Les religieuses qui furent massacrées à Tien-Tsin, en 1870, avaient été accusées d'arracher les yeux des enfants qu'elle recueillaient, pour en faire des drogues et plus spécialement des produits photographiques.

Les Chinois satisfont leurs besoins, grand et petit, dans la rue, aux yeux de tous les passants et la vue de l'homme dans la position dite "à la turque" ne choque personne, pas même les femmes. Mais jamais ces dernières ne sont aperçues en pareille attitude. Est-ce la pudeur qui s'oppose à ce que, comme les hommes, elles accomplissent en public ces actes naturels ? Peut-être. Mais il y a aussi la superstition dont il faut tenir compte : les Célestes disent que ceux qui voient une femme en train d'uriner ou de déféquer sont exposés à quelque malheur ; aussi les Chinoises se cachent-elles. Les Européens et Européennes, à Pékin, doivent regretter que pareille superstition ne s'applique pas à l'homme, car ils pourraient alors librement circuler par les rues de la capitale, sans être exposés à voir leur regard tomber, à tout moment, sur ces peu intéressants groupes de Chinois accroupis !

Les candidats aux examens des lettrés dorment souvent la tête sur les livres, convaincu que l'essence de ces classiques pénétrera dans leur cerveau.

(A suivre).